

La conscience morale dans la recherche identitaire chez Rousseau

Dr Abdou Ndiaye, Lettres Modernes, UCAD, Sénégal

blazndiaye@yahoo.fr

Résumé :

Quelle est l'origine du cas de conscience et comment cette expérience morale peut-elle expliquer, légitimer et déterminer nos propos et comportements ? Telle est la question qu'on se pose dans cet article et à laquelle on veut donner réponses grâce à l'étude des Confessions, des Dialogues et des Rêveries du promeneur solitaire de Jean-Jacques Rousseau. En se fondant sur les stratégies du discours et de l'argumentation, on veut montrer comment l'expérience morale, innée chez Rousseau, lui permet d'aller à la quête de son identité et cela grâce à certains éléments déclencheurs qui sont le remord, la conscience d'avoir raté sa vie de jeunesse, la perte de son authenticité et surtout le conflit intérieur né de la scission de sa personne en deux entités.

Mots clés : Cas de conscience, expérience morale, remord, quête identitaire, conflit intérieur

Moral conscience in the search for identity in Rousseau

Abstract :

What is the origin of the case of conscience and how can this moral experience explain, legitimize and determine our words and behavior? This is the question we ask ourselves in this article and to which we want to give answers through the study of Confessions, Dialogues and Reveries of the Solitary Walker by Jean-Jacques Rousseau. Based on the strategies of discourse and argumentation, we want to show how the moral experience, innate to Rousseau, allows him to go in search of his identity and this thanks to certain triggering elements which are remorse, the awareness of having missed his youthful life, the loss of his authenticity and above all the inner conflict born from the split of his person into two entities.

Keywords :

Case of conscience, moral experience, remorse, identityquest, innerconflict

Introduction

La conscience morale chez Rousseau occupe une place de choix dans la mise en place de son système et dans sa quête identitaire. Pour comprendre l'importance de ce concept, il faut relire *Émile* où l'auteur écrit:

« Conscience ! Conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infallible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe » (J.-J. Rousseau, 2009 : 89-90)

Ici Rousseau met l'accent sur la dimension ontologique et métaphysique de la conscience mais aussi sur le rôle primordial de l'expérience morale chez l'individu. Dans son article, Jean-Marie Tréguier soutient au début de son analyse : « Il ne fait aucun doute, dans l'esprit de Rousseau, que tout homme dispose, en tant qu'il est homme, d'une conscience morale, capacité à juger du bien et du mal et, plus encore, disposition innée à vouloir/aimer le bien et à rejeter/haïr le mal. » (J.-M. Tréguier, 2017 :1). Ainsi, toute la philosophie de l'existence de Rousseau se serait fondée sur les « passions naturelles » définies comme les premières impulsions de la nature, conditions *sine qua non* de l'existence de l'humanité. Cela est évidemment une méthode génétique étroitement liée à ce que Rousseau appelle « l'état de nature » qui n'est rien d'autre qu'une fiction inventée par l'auteur pour jauger le comportement de l'humanité dès les premières heures de la vie :

« Cette expression ne renvoie pas à une quelconque réalité historique, elle recouvre au contraire une fiction rationnelle, une conjecture dit Rousseau, destinée à permettre ce que nous appelons aujourd'hui une anthropologie, ce que Rousseau nomme plus simplement une théorie de l'homme » (J.-M. Tréguier, 2017 :1).

Cette conscience morale qui serait dépendante des dispositions corporelles et de l'éducation chez Rousseau permettrait de définir, d'expliquer et d'orienter les comportements de l'homme social. Pour Phillip Knee, le cas de conscience chez Rousseau est né de la combinaison de deux choses : d'une part, l'amour de soi qui le pousse à éviter la souffrance et la mort pour ne chercher que le bien-être ; d'autre part, le sentiment pathétique éprouvé envers l'autre qui empêche de nuire à autrui. Il écrit : « l'impulsion de la conscience naît alors de la « combinaison » de ces deux « premières et plus simples opérations de l'âme humaine » et indique la voie d'une nouvelle sociabilité ». (P. Knee, 2015) Sans doute, mais nous pensons que d'autres paramètres expliquent l'expérience morale chez Rousseau. Notre problématique peut s'articuler autour des questions suivantes : quelles sont les origines de l'état de conscience chez Rousseau ? Quelles sont leurs

utilités dans la mise en place du récit? Ces interrogations nous conduisent naturellement à formuler une double hypothèse. Dans la première, nous pouvons supposer que les cas de consciences chez Rousseau viendraient de ses expériences personnelles douloureuses. Dans la seconde, Rousseau ferait usage de cette technique pour convaincre son lecteur dans la quête de son identité exprimée dans les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries du promeneur solitaire*. À partir de ces hypothèses, nous voulons montrer que les cas de consciences viennent de l'acharnement du destin sur le personnage. L'autre objectif est de montrer comment Rousseau utilise les cas de consciences pour imposer au lecteur une lecture déductive. Étude critique des stratégies du discours, cet article est ainsi structuré : le spectre d'une jeunesse errante, la dépossession de soi et la quête de l'authenticité et enfin le conflit intérieur : le moi juge et acteur.

1- Le spectre d'une jeunesse errante

Dans *l'âge d'or*, Pythagore écrit :

« Ne permets pas que le doux sommeil se glisse sous tes yeux, /avant d'avoir examiné chacune des actions de ta journée. /En quoi ai-je fauté ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de ce qu'il me fallait faire ?/ Commence par la première à toutes les parcourir. Et ensuite, / si tu trouves que tu as commis des fautes, gourmande-toi ; mais, si tu as bien agi, réjouis-toi//Travaille à mettre ces préceptes en pratique, médite-les ; il faut que tu les aimes, /et ils te mettront sur les traces de la vertu divine. » (Pythagore, 1988 :25).

Pour lui, chacun avant de dormir doit se mettre dans une position de méditation qui devrait aboutir à une introspection avancée pour permettre de se découvrir, se corriger et partir vers de nouvelles bases. On sait que la conscience morale est innée chez Rousseau. Il l'a déclaré déjà dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* :

« Il est donc certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. (...) C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. » (Rousseau, 2011 :38)

En lisant l'autobiographie de Rousseau, on se rend compte des mêmes dispositions dans la quête de soi telle que annoncée dans les trois œuvres. En effet, les tentatives d'isolement chez Rousseau se fondent sur un jugement sur lui-même et un besoin de justification par rapport aux autres ; justifications de la vie aventureuse qu'il a menée, enfant, et qui détermine, en partie, l'adulte qu'il est devenu. Hanté par une conscience plus que lourde de remords, il se lance dans cette entreprise de dévoilement des fautes de la jeunesse. Cette expérience morale, Shaftesbury, l'appelle « l'allégorie administrative du juge de soi » (Shaftesbury, 1993 :93) et c'est à Foucault que revient l'honneur d'approfondir la notion « administrative ». Dans « Techniques de soi », (1998 : 1617) Michel

Foucault démontre que c'est surtout la prise de position neutre dans l'examen de soi qui est recherchée. Cette position permet à Rousseau de se mettre dans une situation de repentir causée principalement par des événements marquants de sa vie. Tous ces événements constituent le début de la chute de l'innocence, ce que Fontaine appelle « les trois mythes de l'innocence perdue » (Fontaine, 2021). Il perd tout d'abord son innocence et tout le bonheur avec elle ; ensuite, il quitte le monde du bien pour celui du mal et, enfin, il se surprend en train de quitter l'état de nature et se sent irrésistiblement entraîné vers la culture factice de la civilisation. Rousseau regrette d'abord d'avoir passé une vie errante causée par l'absence de ses parents. Après le décès de sa mère, son père l'abandonne et le place chez le Ministre Lambercier où, en réalité, Rousseau n'a fait que perdre du temps. Les Lambercier se chargeront de son éducation, or Rousseau n'aime pas l'éducation comme il l'affirme dans le livre I des *Confessions* « Nous fûmes mis ensemble à Bossey, en pension chez le ministre Lambercier, pour y apprendre avec le latin tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation. » (J.-J. Rousseau, 1972 : 22). Il raconte qu'après l'exil de son père, il est d'abord placé sous la tutelle de son oncle Bernard avant de changer de logis comme un pigeon migrateur : « Nous (lui et le fils de son oncle) fûmes mis ensemble à Bossey, en pension chez le Ministre Lambercier, pour y apprendre avec le Latin tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation » (J.-J. Rousseau, 1972 :37). Il reconnaît cependant que son séjour dans cette famille a adouci son tempérament guerrier et l'a ramené à l'innocence de l'enfant. C'est ainsi qu'il va passer sa vie à errer comme un mendiant demandant l'aumône, à frapper de porte à porte pour demander l'asile. Cette errance du personnage est une subtile technique romanesque car, de cette façon, l'auteur devient un demiurge. En effet, le personnage « romanesque » est un moyen de traverser toutes les différentes couches de la société ; et à chaque fois il peut nous dire comment cette société est faite et ce sera l'occasion pour l'auteur de faire des critiques.

Dans le livre 5 des *Confessions*, il raconte : « Je passais deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistères (...) flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi... » (J.-J. Rousseau, 1972 :263). Ce fragment fonctionne en réalité comme une mise en abîme de la vie de Rousseau qui ne se fixera pas sur quelque chose et qui va passer toute sa vie à voyager. C'est ce sentiment d'avoir raté sa jeunesse qui constitue l'un des points de son désenchantement. Il a conscience d'avoir passé sa jeunesse comme un vagabond sans domicile.

Mais Rousseau est aussi surtout dévoré par le remord né d'une vie de mensonges et de calomnies. Cela apparaît plusieurs fois dans le livre des *Confessions*. Le premier cas de conscience est celui né de l'accusation de Marion. Rousseau raconte comment il est attiré par un ruban qu'il finit par

voler. On le découvre chez lui, il accusa Marion, une domestique qui travaillait dans la maison et dont il est amoureux. Il raconte qu'il avait l'intention de le lui offrir. Les maîtres les confrontent et Rousseau maintient sa position. Dans le doute, les maîtres les renvoient tous les deux. Cet épisode revient dans la conscience de Rousseau et provoque chez lui l'aversion du mensonge. L'auteur écrit plus tard : « Ce souvenir cruel me trouble quelquefois, et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier. » (J.-J. Rousseau, 1972 :91)

Le deuxième cas est celui l'épisode des pommes volées. Rousseau raconte que c'était d'abord du jeu. Il relate toutes les tentatives vaines pour voler une pomme juteuse et qu'à la fin, il fut surpris par son maître, honteux : « Malheureusement le dragon ne dormait pas tout à coup la porte de la dépense s'ouvre ; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, et me dit : Courage ! ... La plume me tombe des mains. » (J.-J. Rousseau, 1972 :30). Contrairement aux autres bêtises bien détaillées, Rousseau a comme qui dirait honte de poursuivre car il est incapable de poursuivre l'écriture de ses confessions. Le troisième cas de conscience est né de l'abandon de M. Le Maître mourant. C'est sans doute l'un des plus grands remords chez Rousseau. L'auteur écrit dans le livre 4 des *Confessions* : « C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le Maître commença de se faire sentir : « Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui était arrivé » (J.-J. Rousseau, 1972 : 122). Il s'agit ici d'un des plus grandes expériences morales chez Rousseau. Il se sent responsable du sort de Le Maître. Il a un double remord : d'abord celui qui est né de l'abandon, ensuite celui né de ce qui lui est arrivé.

Le quatrième cas est l'épisode du peigne cassé. Rousseau raconte comment il a abîmé le peigne des Lambercier. C'est un souvenir lourd de remords d'autant plus que Rousseau a y appris à mentir :

« Je nie d'avoir touché le peigne. M. et mademoiselle Lambercier se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent : je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eut trouvé tant d'audace à mentir. » (J.-J. Rousseau, 1972 : 14)

Tous ces mauvais souvenirs finissent par créer des cas de consciences chez Rousseau et l'autorisent à écrire : « Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces moments me seront toujours présents, quand je vivrais cent mille ans. » (J.-J. Rousseau, 1972: 16)

Un autre point qui constitue le spectre de la jeunesse perdue est la perte progressive de l'innocence et de son bonheur. Cette descente aux enfers commence quand les êtres qu'il aimait l'accusent d'une

faute qu'il n'avait pas commise : celle d'avoir détruit les dents du peigne. Cela aura des répercussions sur sa vie et hantera son existence.

Donc, loin d'être une simple perte, l'absence de transparence est en réalité une chute, une déception de l'enfant qui deviendra adulte. Si l'on sait combien l'auteur des *Rêveries* aspire au bonheur, l'on comprendra la conséquence de cette jeunesse ratée qui, selon Rousseau, explique le présent. C'est ce qui fait que le texte contient un ensemble de digressions : il ne suffit pas de remonter au passé, il suffit de le prendre comme modèle de justification de la retraite spirituelle. S'il a un caractère différent de celui des autres, c'est parce que les autres ont reçu une bonne éducation, une bonne formation de leur personnalité. Cela contraste avec sa situation puisqu'il est un autodidacte qui confond tous ses actes au tabou de l'éducation du picaro qu'il était jadis. Un picaro n'a pas de loi pas plus que de bonne manière, il est livré à lui-même. C'est ce qui fait que sa prose est très différente de celle ironique de Voltaire . Philippe Jousset explique que Rousseau aspirant à la vérité et au bonheur (qu'il vient de perdre) révèle toutes ses émotions dans le verbe et que son style est en réalité une manière de réaliser dans le langage sa vision du monde.

Bref, de quelque façon qu'il ait perdu la transparence, l'innocence, en découvrant le vrai masque des hommes, cette perte ne peut que le hanter et le jeter dans le malheur. Voilà ce qui constitue un autre motif pour s'auto exclure ; mais ce n'est pas le seul car il se sent « amoralement » entraîné vers la déchéance par les hommes quand il quitte le monde à l'état de nature pour celui de culture, donc la civilisation ; or, si l'on sait que Rousseau a fondé tout son système philosophique sur ce point, on comprend la gravité de cet état. Il peut tout accepter sauf l'artifice qu'est la civilisation. Déjà, dans le livre des *Discours*, il s'est attaché à montrer toutes les failles de la civilisation, de l'absence totale de vertus des sciences, en passant par le manque de morale des institutions. Cela signifie qu'il est en train de faire exactement ce contre quoi il s'insurgeait : le mensonge, la calomnie. Il remarque son changement dans le livre 3 des *Confessions* : pour aller à Seyssel, Rousseau est accompagné du jardinier Claude Anet et le voilà en train de raconter au lecteur :

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé (...) et moi, à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. Peydelet, me trouvant joli garçon, me prit en amitié et me fit mille caresses. (J.-J. Rousseau, 1972 :164)

Ce n'est qu'un mensonge d'enfant mais un mensonge quand même qui ne cessera de le hanter parce qu'en somme Rousseau ne ment pas pour détruire. Ce sont donc tous ces événements malheureux subis par Rousseau. Ce dernier en fait des motifs pour écrire. Cette sorte d'autoévaluation née des

cas de conscience lui permet de s'expliquer auprès de son lecteur mais aussi surtout de s'écrier, de se soulager et de se retrouver.

2- La dépossession de soi et la quête de l'authenticité

La quête rousseauiste est aussi motivée par un défaut d'unité et d'authenticité. S'il se met à écrire, c'est parce qu'il a perdu sa personnalité d'une part et, d'autre part, il veut reconstituer cette unité du moi disloquée par les autres. L'expansion de l'écriture est alors une tentative de récupérer l'être par tous les moyens. C'est un jeu dont les règles sont de trouver les pièces du puzzle, pièces disséminées partout, dans l'espace et le temps. Dans sa tentative d'expliquer la phrase rousseauiste rendant son bonheur, Philippe Jousset remarque que l'auteur des *Rêveries* et des *Confessions* procède de manière subtile pour reconstituer l'être. En effet, selon le critique, tout ce qu'écrit Rousseau le trahit (en réalité c'est à dessein) en révélant sa manière d'être et de penser car son œuvre contient tous les éléments qui permettent de rassembler toutes les pièces de sa personne. Ces phrases sont sans failles car elles doivent rendre l'unité de l'être :

Rousseau procède à la façon des architectes navales soucieux avant tout de la flottaison optimale des vaisseaux : par caissons étanches assemblés les uns aux autres ; chacune de ces phases est une sorte de cellule indépendante, juxtaposée aux autres cellules pareillement conçues pour se soutenir elles-mêmes, assurant « l'insubmersibilité » du raisonnement. (Ph. Jousset, 1999 :181)

En effet, l'entreprise d'écriture de Rousseau présente une configuration susceptible d'être analysée au point de vue d'une perspective organique. Christophe Van Staen note à ce propos que : « La désagrégation du corps entraînant celle du lien social, entraînant aussi, par la solitude et le retour sur soi qu'elle suppose, la mise en place d'une relation métaphysique au monde. Celle-ci, libérée de tout ordre dénaturé, est enfin capable d'exprimer l'unité de l'homme.... » (Van Staen, 2006 :2). Rousseau a perdu son unité et c'est dans *Rousseau juge de Jean-Jacques* qu'il se propose de reconstituer l'être disloqué. Ainsi, le choix dialectique a-t-il un double rôle : celui de montrer les failles de ses détracteurs et celui de réunir les différentes parties de son identité. S'il fait dire au Français rien que des contre-vérités, lui, il se charge de parler dans un langage clair, d'exposer ce qu'il appelle la réalité, sa réalité. De cette façon,

L'entreprise autobiographique n'est rien d'autre qu'une tentative deux fois renouvelée d'exprimer à l'aide d'un outil inapproprié (le langage) une totalité de l'être : totalité logique analytique par la génétique des *Confessions* ; totalité logique dialectique par la forme dialogique (que Foucault appelait écriture verticale, laissant place à l'intervention de l'autre) ; totalité métaphysique par l'analogie des *Rêveries* » (Van Staen, 2006 :2).

La restauration du moi constitue donc le pilier central sur lequel repose toute la stratégie narrative de reconstitution de l'être. Ainsi, s'il présente ses arguments dans une forme dialogique,

c'est parce que Rousseau peut y introduire une narration *hétérodiégétique*¹ pour parler de soi et surtout parler de soi en bien. S'il est devenu le centre dynamique ou « le centre mystérieux et proliférant », c'est parce que les hommes veulent l'accabler de leur injustice. Déjà, il souffrait de l'injustice étant jeune et le voilà au centre de grands débats après les succès de son *Discours*. Il le dit d'ailleurs au français dans les *Dialogues* :

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre (J.-J. Rousseau, 1959 :384)

Cette perte de l'unité entraîne une quête de l'authenticité. Il naît alors ce qu'on peut appeler l'idéalisation esthétique de l'individu. Il faut construire un autre Jean-Jacques. Il devient son propre créateur. Pour la deuxième fois, Dieu est relégué au second plan. Comment faire ? Il faut parler de ses fréquentations, justifier certaines erreurs et, enfin, dévoiler tout son cœur. Tous les personnages que Rousseau fréquente sont bons et sincères du moins ceux qu'il veut bien nous montrer. Qu'il s'agisse de Maman (Mme de Warens), de la Piémontoise (La Comtesse de Verceil), de l'Italienne Mme Basile, tous sont bons et tous l'aiment tel qu'il est. Il est donc un homme bon car il est déterminé à cet instant par les gens qui l'entourent et ils sont tous de cœur noble. À propos de Mme de Warens, il dit : « Je craignais plus que la mort de m'en éloigner. » (J.-J. Rousseau, 1972 :105) Quant aux fautes commises, c'étaient des erreurs faites dans l'innocence, non à dessein. C'était des aléas de la vie, c'était le destin qui s'acharnait sur lui. Il dit dans le Livre des Promenades :

Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans entre l'indifférence et la fortune, entre la sagesse et l'égaré, plein de vices habitudes sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, et distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les connaître. (J.-J. Rousseau, 1959 :511)

Rousseau est bien décidé à dévoiler tout son être, pour peu qu'on lui laisse le temps et qu'on l'écoute parler dans ses livres.

Seulement, quand Rousseau décide de se montrer, il choisit ce qu'il veut bien qu'on lise. C'est du reste le principal rôle du pouvoir mensonger de l'écriture autobiographique. C'est ainsi que la période racontée dans le livre 6 des *Confessions* ne lui échappe pas car il le veut : « Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette période chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire » (J.-J. Rousseau, 1972 :272). C'est effectivement vrai parce que

¹ Terme emprunté à GENETTE G., *Figures III*, Paris, Seuil, 1972-2000. Dans un récit, il désigne un personnage qui raconte un récit dans lequel il ne figure pas lui-même, même s'il peut y faire des intrusions – comme narrateur. En revanche, le narrateur est homodiégétique lorsqu'il est présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte. Dans ce cas, s'il n'est pas un simple témoin des événements, mais le héros de son récit, il peut aussi être appelé narrateur autodiégétique.

ces périodes, c'est le bonheur et surtout parce que durant cette époque il n'a fait aucune grande faute. Cela est d'autant plus vrai que : « les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalle ; je me les rappelle inégalement et confusément » (J.-J. Rousseau, 1972 :272). Cette période dont il parle correspond à l'an 1732 à Chambéry où il remarque : « et ma chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison » (J.-J. Rousseau : 217). Cette volonté de livrer sa vraie personne entraîne naturellement une inflation de l'écriture. Donc en ayant la conscience qu'il a perdu quelque chose d'important, Rousseau se met à écrire pour se chercher et pour convaincre le lecteur. Il se retrouvera dans le bonheur d'écrire et de revisiter les divers endroits où il fut heureux grâce au cas de conscience.

3- Le conflit intérieur : le moi juge et acteur

Rousseau est maintenant persuadé que le monde est un simulacre, les gens y portent des masques. Dès lors que le monde est réputé dangereux, il faut rétrécir son *cercle d'expansion* et s'isoler. Mais avant cette mort symbolique, notre auteur est passé à une étape très importante qui a d'ailleurs déterminé son goût pour la retraite : c'est le conflit intérieur. Ce conflit intervient quand le « moi » se scinde en deux : acteur et juge. Le « moi » juge qui crée ce conflit intervient quand il y a contradictions exaspérantes. Il est issu du plus profond de l'individu, dans la partie innocente et sincère. Jean-Marie Tréguier avance « Ce qui apparaît immédiatement dans l'expérience du remords, c'est qu'elle est d'abord l'expérience d'une scission, ou d'un déchirement qui est donc aussi le sentiment d'une unité perdue. » (J.-M. Tréguier, 2017 :3). Ce conflit motivé par un défaut d'unité doit se déployer dans la solitude, nourri désormais par le repentir, la morale de l'individu. « La légende du Bouddha »² (2023) illustre à merveille ses propos. Elle raconte que le futur fondateur du bouddhisme, le prince Siddhattha, sortit à l'extérieur du palais pour se rendre dans le somptueux jardin royal de Kapilavatthu, un gynécée où est exclue toute forme de souffrance. Et le jeune prince écoulait des heures dans son domaine jusqu'au jour où il fit la quadruple rencontre qui le met en présence d'un vieillard, d'un malade, d'un mort et d'un renonçant. C'est au cours d'une crise mystique qu'il a réalisé qu'un drame hante la condition humaine : la souffrance ; du reste, tous ces gestes et actes seront dans le sens de bien faire car il s'est repenti grâce au conflit intérieur. Dans son article, on peut lire ce passage : « Le conflit entre intérêt privé et intérêt général est évidemment le problème politique par excellence : comment faire en sorte que les hommes obéissent à leur "instinct divin" (recherche du bien) plutôt qu'à l'instinct qui leur est commun avec les animaux (recherche de notre bien) ? » (2023). Il part du principe que chez Rousseau le bien est d'abord celui général avant d'être particulier ; il s'agit donc d'une affaire de justice. De même, Rousseau nourrit ce conflit dans plusieurs occasions.

² Sans auteur, « Les quatre grands signes » consulté le 26 Aout 2023

La première est que quand l'auteur reconnaît ses fautes, il est triste et abattu. L'épisode de l'accusation de Marion et la suite de cet acte suffit. Après avoir volé le ruban, Rousseau coince, indexe et accuse Marion : « La seule Mlle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose (...). Ce ruban seul me tenta, je le volai (...) on me le trouva bientôt (...). Je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné » (J.-J. Rousseau, 1972 :116) Cette fausse accusation venant de Rousseau constitue l'un des points sombres du système philosophique de l'auteur. On le sait, Rousseau se met à écrire son autobiographie parce qu'il veut laver un affront : il a été calomnié de façon injuste. Et cet acte pèsera, bien sûr, sur sa conscience d'adulte. C'est sans doute ce qui explique le ton un peu hésitant et de doute qui marque la narration de cette partie. Il a hâte de se débarrasser de son lourd fardeau qui l'étouffe et qui l'empêche de vivre. Ainsi, quand il se rappelle ces souvenirs, c'est avec peine, c'est parce qu'il est obligé d'en parler au lecteur, c'est parce qu'il avait signé ce pacte dans l'incipit en déclarant qu'il va tout dire. Il suffit de l'écouter regretter : « J'en (la maison où logeait Marion) emportai les longs souvenirs du crime et l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis » (J.-J. Rousseau, 1972 : 116). Le moi acteur ayant été vaincu par le moi juge, Rousseau subira désormais ce conflit en lui, conflit qui contribue à l'isoler davantage comme l'acte des gens de la société mondaine, policée et corrompue.

De même, ce conflit intervient quand le dire et l'acte s'excluent. Sur ce plan, il faut noter que Rousseau excelle même s'il impute toutes ces conneries à l'innocence de l'enfance. L'auteur dans *Confessions*, des *Dialogues* et des *Discours* a toujours combattu l'injustice sociale, les simulacres de la société civilisée, le mensonge des gens bien éduqués, la corruption des gens mondains, la souffrance, ce qui justifie sa retraite. Mais voilà qu'il est revenu dans cette même société où il fait maintenant partie car il est pareil à ses semblables (lui qui disait n'être fait comme aucun de ses semblables). Il est devenu injuste, menteur quand il accuse Marion. Mais il est surtout devenu corrupteur, du moins, celui du lecteur, de son lecteur. Après le vol des pommes, il se justifie auprès du lecteur parce que désormais divisé : « Lecteur pitoyable, partagez mon affliction » (J.-J. Rousseau, 1972 : 61) et un peu plus loin « Ah ! N'anticipons point sur les misères de la vie ; je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet » (J.-J. Rousseau, 1972 : 71). Il s'érige en victime et s'attire la compassion du lecteur.

D'autre part, il déclare dans ces propos de ne point occuper le lecteur à qui il demande pourtant de lire tout son livre. Il peut même lui arriver de juger les gens, lui qui ne veut point qu'on le juge (hormis son lecteur, celui-là qui partagerait ses pensées). S'adressant à Mme Basile, il déclare : «

il y avait dans son ton, dans son air, je ne sais quoi de faux, de malin, d'ironique ». (J.-J. Rousseau, 1972 :109). Starobinski note à propos de son déchirement intérieur qu'« il est trop constamment accablé par le sentiment de trouble intérieur pour n'avoir pas le désir d'accéder à la clarté raisonnable ». (J. Starobinski, 1971 :56). C'est surtout parce qu'il est désormais deux Rousseau. C'est sans doute ce qu'il a compris en élaborant les *Dialogues* même s'il impute les mauvais jugements au Français. Du reste, lui-même reconnaît la division de son être, cependant sur un autre plan mais qui peut expliquer son déchirement intérieur ; d'autant plus qu'il nourrit une contradiction en son sein. Il déclare dans les *Confessions* : « On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu ». (J.-J. Rousseau, 1972 :148). Ces propos posent en termes clairs l'opposition, la dualité classique entre le cœur et la raison qui ne peuvent que s'exclure. C'est ce que Robert Mauzi nommera en termes de nature et vertu. Il déclare à ce propos :

Elles manifestent des exigences et indiquent des voies, que tout sépare. L'une consiste à descendre sa pente, l'autre à la remonter ; l'une spéculé sur cette part de l'âme donnée à l'origine, l'autre demande à élaborer une conduite ; l'une appelle au témoignage de l'instinct, l'autre à celui de la conscience ». (R. Mauzi, 1979 :56)

L'exégète conclut en affirmant que ces deux notions peuvent cohabiter à condition que la seconde encadre et guide la première. Chez Rousseau, s'il y a conflit, c'est parce que c'est la première qui gouverne la seconde. L'auteur remarque justement que, chez Rousseau, cette doctrine des rapports entre sentiments et raison aboutit au conflit : « Leur conflit est le signe d'une dualité, qui ne prend son sens que dans l'ensemble du système. Il ne peut, en effet, éclater que dans un homme divisé entre l'état de nature et l'état social » (R. Mauzi, 1979 :137). Rousseau lui-même est convaincu que les autres pensent comme ça en nous déclarant dans le livre d'autojustification des propos erronés du Français : « L'auteur des livres et celui des crimes vous paraît la même personne ; je me crois fondé en à faire deux. Voilà monsieur le mot de l'énigme » (Rousseau, 1959 :383). Le conflit intérieur va jusque dans l'acte d'écriture quand l'auteur qui veut se justifier ne sait plus ce qu'il doit écrire ou révéler. Dans le livre 1 des *Confessions*, il déclare : « Au lieu de cela ...quel tableau vais-je faire ? ». (Rousseau, 1972 :71) Il est dans l'obligation de raconter toute sa vie mais hésite entre dire les malheurs ou les crimes. Il ne sait même pas ce qu'il doit dire. En réalité, ceci est une stratégie narrative qui visait à émouvoir le lecteur car de cette façon, il crée le suspens. De toute façon, s'il déclare ne pas savoir ce qu'il faut conter, il choisit pourtant et il choisit les malheurs de sa vie, c'est cela qui va faire de lui une victime et c'est de cette manière qu'il réussira à se faire pardonner car tout s'acharne sur lui : « ... le voici donc qui devient le prisonnier de la tension et du paradoxe intérieur » (Starobinski, 1971 :66).

Conclusion

Les cas de conscience se manifestent chez l'écrivain par la prise en charge de l'écriture du remord et du repentir nés d'évènements regrettables. Cela relève d'une stratégie de l'écrivain consistant à se mettre dans une position de méditation avancée qui devait aboutir à une profonde introspection. Cette expérience de la morale est née chez Rousseau du regret d'avoir passé une vie errante pleine d'évènements et d'actes ou faits incontrôlés comme le vol, le mensonge, la calomnie, l'accusation, la trahison. Elle est aussi née de la dépossession de son identité et du désir de la retrouver ; comme elle peut naître d'un conflit intérieur entre le « moi » acteur et un autre « moi » juge du premier, cela est obtenu dans la retraite complète. Dans tous les cas, la conscience morale est un paramètre important dans la quête de soi puisque c'est elle qui permet à l'écrivain de se retrouver.

Bibliographie

Anonyme, La notion de conscience morale chez Rousseau : l'instinct divin. <http://ibahiyya.e-monsite.com/pages/archives-cours/cours/cours-sur-la-conscience/conscience-morale-rousseau.html>(consulté le 27 août 2023)

Anonyme, « Les quatre grands signes »
http://www.dhammadana.org/bouddha/4_grands_signes.htmconsulté le 27 août 2023.

Fontaine, S.,« Synthèse de l'étude des *Confessions* de Rousseau »,<http://www.lettres.org/confessions/synthese.htm>(consulté le 12 février 2021)

Foucault, Michel, (1998), « Techniques de soi » in Dits et Écrits II, Gallimard, « Quarto »

Genette G., (2000), *Figures III*, Paris, Seuil.

Joussot, P.. « Le style rousseauiste de la béatitude. L'épilogue de la cinquième promenade des Rêveries », Poétique n° 118, Paris, Seuil, avril 1999.

Knee, Phillip, « L'autorité de la conscience et l'indifférence sceptique dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* » dans *Études théologiques et religieuses* 2015/4 (Tome 90), pages 551 à 561,

<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2015-4-page-551.htm>,

<https://doi.org/10.3917/etr.0904.0551>Mis en ligne sur Cairn.info le 14/12/2015, (consulté le 27 août 2023)

Mauzi, R., (1979), *L'Idée du bonheur au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Armand Colin.

Pythagore, (2014), *Les Vers d'or*, Paris, Aydar.

Rousseau, J.-J., (1959), *Rêveries du promeneur solitaire* in *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), [1782],

Rousseau, J.-J., (1972), *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale française.

- Rousseau, J.-J., (2009), *Emile ou de l'Education*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Rousseau, J.-J., (2011), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Édition électronique v.: 1,0 : Les Échos du Maquis.
- Rousseau, J.-J., (1959), *Dialogues*, in *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), [1782].
- Shaftesbury, (1993) *Exercices*, trad. Laurent Jaffro, Aubier.
- STAROBINSKI Jean, (1971), *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle ; suivi de « Sept essais sur Rousseau »*, Paris, Gallimard.
- Tréguier, Jean-Marie, (2017), « Dispositions corporelles et conscience morale chez Rousseau ». Discours prononcé le 3 octobre. https://www.lycee-chateaubriand.fr/le-cru/wp-content/uploads/sites/3/2017/10/Rousseau_disposition_corporelle_conscience_Treguier.pdf (consulté le 27 août 2023.)
- Van Staen, C., (2006), « langage des Dialogues » in *Encyclopédie de l'Agora*. http://www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/jean-jacques_Rousseau (consulté le 12 février 2022).